

une carte d'Allemagne et du Danemark, les français suivent avec anxiété la marche des Austro-Prussiens sur l'Eyder, et craignent d'entendre le coup de canon qui mettra le feu aux quatre coins de l'Europe ?

Détrompez-vous, mon cher : la nation française a en ce moment un morceau de petit papier bleu dans la main droite et un autre morceau de papier blanc dans la main gauche. Cette attitude générale qui, à première vue, paraît appartenir plutôt à des fous qu'à une collection d'êtres pensants, jouissant de tous leurs droits d'hommes et de citoyens, est pourtant celle des gens les plus sages du monde. Expliquons-nous : le morceau de papier bleu est un numéro de la loterie St Point à 25 centimes, le morceau de papier blanc est la liste des numéros gagnants.

Car, c'est une véritable épidémie qui sévit en ce moment sur le peuple le plus spirituel de la terre ; que cette manie de demander au hasard une fortune toute faite. Dans l'impuissance où l'on est du fait des lois restrictives de la liberté de développer ses appétits intellectuels, on cherche à satisfaire ses appétits matériels, on veut devenir riche. Or, quelle méthode peut être comparée à celle qui consiste à acheter pour 25 centimes un billet de loterie avec lequel on peut gagner cent mille francs ? Personne ne résiste à la tentation. Les uns audacieusement, cyniquement prennent un billet, les autres timidement envoient, sous prétexte d'une commission dont on les a chargés, acheter une vingtaine de ces petits billets bleus qui vous attirent comme l'espérance et l'inconnu.

À vrai dire, on ne saurait se montrer sévère pour ces innocentes loteries qui vous prennent une si petite somme en échange d'une immense quantité de rêves et de châteaux. . . en Espagne. Voyez-vous d'ici cette jeune et gentille ouvrière qui a économisé sur ses pauvres déjeuners les 25 cts. nécessaires pour l'achat d'un billet ? Comme elle le plie avec soin, comme elle le cache dans sa poitrine ! — Si j'allais gagner ? se dit-elle. — Si elle allait gagner ; son premier soin serait d'acheter un remplaçant à son prétendu oncle par la conscription ; elle aurait un mari, c'est-à-dire un aide, un protecteur, un soutient pour marcher dans les rudes sentiers de la vie.

Tenez, mon cher Directeur, moi qui vous parle, j'ai commencé par me moquer beaucoup de ceux qui prenaient des billets de loterie ; puis un beau jour, avec une indifférence affectée, en achetant un cigare, j'ai demandé pour rire deux billets : chers petits papiers bleus ! voici tantôt quatre mois que je vous tiens enfermés dans mon portefeuille, que de jolis projets nous avons faits ensemble ! Si je gagne, me disais-je, je veux pendant six ans voyager dans l'univers entier, apprendre, étudier, savoir, voir, connaître ; et, par la pensée, me voilà courant le monde, m'imprégnant d'humanité au contact de toutes les civilisations. Si je regagne, me disais-je toujours, j'irai rendre visi-

te à mon ami le Directeur des *Beaux-Arts* qui veut bien me prêter de temps à autre ses colonnes. N'est-ce pas là du bonheur ? et pour cinquante centimes seulement !

Et les réflexions philosophiques qui naissent à propos de la loterie ? et le grand défilé de phrases toutes faites, *la vie n'est qu'une loterie, le mariage est une loterie dont les vœux gagnent le plus gros lot, etc., etc.*

Cette dernière phrase cependant menace de devenir un anachronisme. Autrefois, dans la plupart des cas, on se disait : « Tel jour à telle heure je prendrai femme. » On se laissait dire, puis un beau jour la Providence mettait sur votre route une belle jeune fille ; vous vous arrêtiez, vous fesiez partager l'amour qu'on vous avait inspiré, puis l'Église consacrait une union formée dans les conditions les meilleures pour atteindre le bonheur. Cette méthode, la bonne à mon sens, a été délaissée pour cette autre qui consiste à attendre dans un époux ou dans une femme, une fortune ; mais il fallait aller dans le monde, s'en rapporter à l'occasion : temporisation pénible pour un peuple qui a érigé à l'état d'axiôme la phrase *time is money*.

Alors il s'est rencontré un homme qui a inventé la *profession matrimoniale*. Vous avez une fille, vous écrivez à cet homme ingénieux : « Monsieur, j'ai 23,000 francs de rente, 60 ans et une fille de 19 ans blonde, petite, un peu bossue et à laquelle je donne 100,000 francs de dot ; je voudrais avoir un gendre dans l'armée. » — Au même moment, l'inventeur de la profession matrimoniale reçoit une lettre ainsi conçue : « Monsieur, j'ai 30 ans et quelques avantages physiques, j'ai fait les campagnes de Crimée et de Chine, mais je ne suis encore que lieutenant parce que je n'ai pas de fortune ; je veux me marier. » L'agent matrimonial n'a plus qu'à donner une soirée dans laquelle il fait se rencontrer le lieutenant de 30 ans et la jeune fille de 19 ans, et le mariage a lieu cinq mois après. Le lieutenant touche cent mille francs sur lesquels l'agent en prélève cinq mille à titre de commission. — N'est-ce point là un ingénieux commerce, et n'y aurait-il pas une délicieuse comédie à faire sur cette donnée ? (*)

En fait de comédie, je dois revenir au théâtre et convenir que depuis que la liberté en a été décrétée nul. Corneille, ni nul Racine ne s'est encore révélé au monde attentif. C'est que ce n'est pas seulement la liberté matérielle qu'il faudrait donner à l'art, mais bien la liberté morale : en deux mots, c'est la

(*) Notre correspondant ne commet ici aucune exagération. Il y a en France un grand nombre de ces bureaux matrimoniaux, et c'est là une triste invention que le XIX^e siècle aura à compter dans ces pages à côté d'autres inventions plus utiles et surtout plus morales. On sait aussi qu'il avait été question il y a quelques mois de faire un établissement de ce genre dans le Haut-Canada. Depuis un an nous n'en avons plus entendu parler, et nous nous en réjouissons.